

PLANTES MÉDICINALES ET AROMATIQUES PERSPECTIVES POUR LE VALAIS

par Charles Rey ¹

Dans l'optique d'apporter une aide supplémentaire aux régions de montagnes mais aussi de renforcer la diversification de l'assortiment des cultures de plaine, la Station fédérale de Changins instituait un nouveau service en 1982, celui de la recherche sur les plantes médicinales et aromatiques. Ce service m'a été confié et a son siège au Centre des Fougères à Conthey. Le rayonnement du Centre des Fougères débord largement les portes valaisannes pour toucher l'ensemble de la Suisse romande et du Tessin.

L'étude de nouvelles possibilités de gain pour les paysans de la montagne n'est pas étrangère au souci causé par l'abandon des terres et l'exode rural vers la ville. Pour le canton du Valais, les surfaces de terres ouvertes ont régressé de manière alarmante en 30 ans; en 1945, on dénombrait 7162 ha pour tomber à 3640 ha en 1975, soit une diminution de moitié. Sans doute, les conditions culturelles étaient difficiles autrefois. Mais aujourd'hui, avec les moyens mécaniques à disposition, il serait relativement facile d'aménager des parcelles par le nivelage, l'adduction d'eau d'arrosage et les chemins d'accès. D'ailleurs, de nombreuses communes ont compris ce besoin de rationalisation en entreprenant des remaniements parcellaires. Dans ces communes, l'agriculture se modernise; des fermes communautaires sont créées et les cultures spéciales comme la fraise et la framboise sont rationalisées. Malgré cela, les gens de la montagne, habitués à disposer d'un salaire d'appoint, perdent peu à peu confiance en l'agriculture qui ne leur laisse finalement qu'un revenu très petit. Aujourd'hui, l'agriculture représente à peine le 5% de la population. Cela cause quelque inquiétude!

Les plantes médicinales et aromatiques sont actuellement très en vogue. Tout le monde, sensibilisé par la pollution, s'intéresse à des

¹ R.A.C., Centre des Fougères, 1964 Conthey.

produits plus naturels. En médecine, parallèlement aux découvertes merveilleuses et aux pratiques sophistiquées, on parle néanmoins de plus en plus de phytothérapie. La cosmétologie comme la parfumerie font un usage accru des différentes essences de plantes. Enfin, la cuisine utilise nombre de plantes condimentaires.

Actuellement la Suisse dépend entièrement de l'étranger en ce qui concerne ce genre de production. En 1981, elle importait 3276 tonnes de plantes et de fruits entiers ou travaillés destinés à la médecine et à la parfumerie et ce pour une valeur de 13,4 mio de francs. Ces besoins ont augmenté de 32,9% durant les dix dernières années, selon une ligne croissante. Les principaux pays fournisseurs sont les suivants, par ordre d'importance: l'Inde avec le 20% puis les pays d'Europe où la main-d'œuvre est bon marché comme l'Italie avec 11%, l'Algérie 10,6%, la Hongrie 5,4%, la Yougoslavie 4,1%, l'Espagne 3,8%, la Tschécoslovaquie 2,6% et la Bulgarie avec 2,5%. L'Allemagne avec 12,7% et la France avec 5,3% sont en bonne position. Ces deux pays voient leur production augmenter grâce à la qualité des produits et à leur grande technicité. Les extraits de plantes, représentant un énorme marché, ne sont pas inclus dans ces chiffres (statistiques de l'Administration fédérale des douanes).

L'industrie pharmaceutique suisse ne repousse pas a priori toute production indigène. Elle est au contraire très intéressée par ce projet et heureuse de voir la qualité des produits cultivés dans le pays.

Pour nous informer et avoir l'intelligence nécessaire à ce nouveau type de culture, nous avons visité des milieux producteurs français mais aussi un Institut de recherches pour les plantes médicinales et aromatiques à Milly-la-Forêt près de Paris. Nous avons ainsi pu comprendre l'organisation de ce marché ainsi que les différentes techniques culturales réclamées par les plantes. La France produit actuellement le 1/3 de sa consommation qui s'élève à 25 000 tonnes.

En Suisse, à part les quelques firmes industrielles comme Ricola et Siegfried, une seule entreprise privée cultive plus de 10 ha de terrain à Bassins près de Nyon. Equipée pour l'extraction d'huiles essentielles, cette entreprise, si elle a connu des débuts difficiles, fonctionne bien actuellement. Les revenus obtenus sont supérieurs à ceux des grandes cultures (Fr. 15 000.-/18 000.- à l'ha).

A Poschiavo dans les Grisons, un projet de développement de ces cultures est en cours. Sur le plan économique, les résultats ne sont pas encore concluants.

A Saint-Martin et à Grimentz, deux familles vivent en partie avec les plantes condimentaires et médicinales. Si le rendement net/m² s'avère suffisant pour les plantes condimentaires, il en est autrement avec les plantes médicinales où il faudrait abaisser les frais de production.

Pour avoir un écho favorable auprès des agriculteurs, mais aussi pour bénéficier, dans une première phase de recherche, d'appuis financiers, nous nous sommes entourés d'un groupe de travail composé de: la Chambre Valaisanne de l'Agriculture et l'Union Valaisanne pour la vente des fruits et légumes, l'Ecole et la Station cantonale d'agriculture et d'horticulture de Châteauneuf, du Bureau de l'économie régionale par Monsieur Charly Darbellay, de Monsieur Blaise Chappaz spécialiste du marché.

L'étude du marché réalisée, nous avons mis sur pied deux types d'essais en 1982. Premièrement, un **essai cultural** comprenant 3 espèces très demandées en ce moment par l'industrie pharmaceutique, à savoir: la belladone (*Atropa belladonna*), la valériane officinale (*Valeriana officinalis*) et la grande absinthe (*Artemisia absinthium*). Deuxièmement, un **essai variétal** comprenant des espèces intéressantes mais secondaires quant au marché actuel, ce sont: la digitale pourpre (*Digitalis purpurea*), la gentiane jaune (*Gentiana lutea*), le pyrèthre (*Chrysanthemum cinerariifolium*), la camomille romaine (*Anthemis nobilis*), la millefeuille (*Achillea millefolium*), la pimprenelle saxifrage (*Pimpinella saxifraga*), la sauge officinale (*Salvia officinalis*), la lavande officinale (*Lavendula officinalis*), l'hysope officinale (*Hyssopus officinalis*), la marjolaine (*Marjorana hortensis*), la sarriette vivace (*Satureia montana*), la sarriette annuelle (*Satureia hortensis*), le basilic (*Ocimum basilicum*), la livèche (*Levisticum officinale*), l'estragon de Russie (*Artemisia dracuncululus*) et l'arnica (*Arnica montana*).

Afin de tirer un enseignement aussi riche que possible, les essais sont répétés dans 3 lieux différents, à savoir: Bruson 1100 m, surface de 1000 m²; Arbaz 940 m, surface de 1775 m² et Châteauneuf 480 m, surface de 1092 m²).

Après un élevage en serre, les plantons repiqués sont plantés au début juin sur les parcelles à l'état de «rompue» de prairie. Ces cultures reçoivent tous les soins nécessaires. Aucun herbicide n'est appliqué. Quelques attaques parasitaires (ver fil de fer) sont maîtrisées par l'emploi raisonné d'insecticides (Dyfonate). Les stades phé-

nologiques sont observés. Les récoltes mécanisées pour l'essai culturel, s'échelonnent de la fin juillet à la mi-novembre selon les espèces. Après l'arrachage, les plantes sont séchées à l'ombre dans des locaux appropriés. La belladone est hachée en partie pour faciliter la dessiccation. Les racines de valériane sont lavées à la machine (laveuse à légumes racines à 4 atu). Pour la grande absinthe et la valériane, des essais d'extraction sont réalisés par méthode d'hydrodiffusion.

Suite à la journée d'information organisée à Bruson le 17 juillet 1982, la presse professionnelle touche de nombreuses personnes, industries et instituts, lesquels nous font part de leur intérêt. Des contacts étroits sont établis avec la Faculté de Pharmacognosie de l'Université de Genève. Le professeur Kapétanidis réalise pour nous une série d'analyses. Inutile de relever l'importance de l'analyse qualitative des herbes sèches.

Les rendement/m² en poids sec sont très intéressants pour cette première année d'expérimentation si on les compare aux indications de la littérature. Pour la belladone par exemple, nous obtenons dans les 3 parcelles 340 grammes/m² d'herbes sèches en une récolte. A Chemillé (Anjou) où cette culture représente des dizaines d'hectares, ces mêmes quantités sont obtenues la deuxième année de culture en deux coupes. Il faut préciser que la plupart des cultures françaises ne bénéficient pas d'irrigation convenable.

Les teneurs en principes actifs sont très variables. Elles dépendent de la partie de la plante utilisée, du stade de maturité, des facteurs climatiques et pédologiques, etc... Pour reprendre l'exemple de la belladone, les analyses effectuées dans 2 laboratoires différents, nous révèlent les renseignements suivants: les feuilles sont très riches en alcaloïdes (0,42-0,62 %) et fournissent un taux de 25 % supérieur à celui de la plante entière. La pharmacopée européenne exige un taux minimum de 0,3 %. La culture d'Arbaz montre la teneur la plus élevée. Le hachage, tel qu'il a été pratiqué, entraîne une perte de 12 à 15 % d'alcaloïdes. La fermentation, si faible soit-elle, dégrade le principe actif. La domestication de la plante par la culture n'est pas synonyme de perte de qualité, pour la belladone du moins.

Si les frais de production sont très élevés dans les cultures expérimentales (petites surfaces, mécanisation impossible) ils seront cependant moindres sur de grandes parcelles et ce d'autant plus lorsque les opérations culturales auront été rationalisées. A titre indicatif, pour la belladone, le prix offert en 1982 de Fr. 5,50 le kg sec, couvre à peine les frais de production.

Dans ce type de production, la concurrence étrangère fait pression en raison d'une main-d'œuvre bon marché. Cependant, par des techniques culturelles appropriées et par la sélection, il sera certainement possible d'améliorer le rendement et la qualité mais aussi d'abaisser le prix de revient des produits. Sans doute, le développement de ces cultures sera favorisé par l'instauration d'un climat ou d'une politique favorable. A notre avis, seuls les plus motivés parviendront, dans une première phase, à rentabiliser leur exploitation.

Si, pour la plupart des drogues sèches, les revenus sont bas, ils pourraient en être valorisés en négociant l'extrait brut ou pur. Cela supposerait l'installation de laboratoires coopératifs coûteux, à subsidier en partie. Pour l'heure, nous ne sommes pas encore dans cette phase mais nous présumons que cette technologie permettra une meilleure valorisation des récoltes.

En 1983, nous procéderons à la vérification des premiers résultats et nous essayerons de trouver les techniques pour abaisser les frais de production. Si l'industrie pharmaceutique est prête à signer des contrats de cultures pour plusieurs tonnes de drogues sèches nous ne voulons pas lancer n'importe quel cultivateur dans l'aventure avec autant d'inconnue. Cela serait mettre la charrue avant les bœufs.

